

Julius Baltazar

Les alphabets du bleu de la nuit

Jacques-Bernard Roumanes

Volume 44, Number 180, Fall 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53033ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roumanes, J.-B. (2000). Review of [Julius Baltazar : les alphabets du bleu de la nuit]. *Vie des arts*, 44(180), 27–32.

Les alphabets

du bleu de la nuit

Jacques-Bernard Roumanes

LA PEINTURE DE JULIUS BALTAZAR, SA MARÉE BLEUE D'ALGUES NOIRES, SON DÉFILÉ D'HUILES FINES, IL FAUT LES VOIR COMME LA PEINTURE DES MOTS. PAS DES IDÉES, DES MOTS. ET MÊME UNE ÉCRITURE D'AVANT LES MOTS.



Sans titre (PH 280), 1997
Acrylique sur toile, 23,5 x 16 cm

JULIUS BALTAZAR
ŒUVRES RÉCENTES
GALERIE SIMON BLAIS
4521, RUE CLARK
DU 27 SEPTEMBRE
AU 28 OCTOBRE 2000

Page de droite
 Une déferlante de plus d'un kilomètre de long entre l'arc de triomphe de l'Étoile et le rond-point des Champs-Élysées; 16 000 mètres carrés de tissu bleu, blanc, rouge avec des rehauts de soleil brodés de calligraphies pour épingler la liberté sur la poitrine de Paris.



Sans titre (PH 219T), 1993
 Acrylique sur toile, 65 x 80 cm

L'histoire de Baltazar se résume à un trait. Une écriture noire sur fond bleu. D'où vient-il ce trait? Il vient de l'enfance qui s'arrête brusquement le jour où se produit une déchirure dans l'aperçu de soi. Cette plaie, cette drôle de souffrance comme lorsque la main brûle, immobilisée par les fourmis du sang; avec une joie aussi, un puits de joie. Rien ne peut plus refermer cette déchirure-là. Quand cela arrive, ce n'est pas encore la conscience mais c'est déjà le soi. Ce n'est qu'un début, qu'un premier jet et pourtant on est là tout entier devant soi, projeté d'un seul coup à l'infini, à l'horizon... de l'autre côté du miroir de soi. Le miroir du monde intérieur — la conscience — c'est d'abord ça, le monde réel immergé dans l'océan du temps. Un jour ce sera la toile, le naufrage de l'écriture et l'arc-en-ciel du pinceau. Mais nous n'en sommes pas là.

Pour l'instant Baltazar a dix ans. Il ne parle pas encore. Ou mal. Sa bouche est cousue par un bégaiement d'or qui le cloue à la cruauté des autres enfants. On l'isole. Il s'isole. Il s'ennuie et ennue tout le monde. Il compense en rêvant et surtout, en saturant

son entourage de ses caprices d'enfant gâté grâce à la complicité d'une invraisemblable arrière-grand-mère née de Freeze, son côté cœur. D'ailleurs il compensera toute sa vie en essayant d'imposer à cette famille bourgeoise anonyme l'étrangeté d'un horizon que de toute façon elle ne peut accepter sans se détruire: l'art. Dieu merci il y a les vacances! À La Baule. En Bretagne. Là, c'est la grande liberté atlantique devant l'un des plus beaux fronts de mer qui se puisse imaginer. Là se produit l'irreferrable déchirure. Le premier trait.

LE VENT ÉCRIT SUR LA MER

Baltazar n'est pas encore Baltazar, moins encore Julius. Il s'appelle Hervé. Il joue. Mais pas tout à fait comme joue d'habitude un enfant au bord de la mer, car il préfère gaspiller tout son temps dans les marais salants proches. Il reste fasciné des heures entières par le travail de l'évaporation de l'eau, l'accumulation des croûtes de sel, le scintillement gris, presque métallique de la lumière qui change si vite à la tombée du jour. Cette lumière d'argent, sa brûlure

de papillons au ventre qui abolit le temps, c'est si profond que quarante ans plus tard il guette toujours, sur les papiers aquarellés de ses livres d'artistes, le dépôt des pigments à la lisière du retrait de l'eau. L'aquarelle, cette peinture en mouvement, on dirait le doigt de Dieu qui joue comme un chat avec sa patte à cailler le lait de la plage... L'enfant s'est arrêté un instant. À plat ventre sur le sable, le nez au ras des dunes, il regarde vers la mer, loin, le plus loin possible, pour s'emparer de la ligne où le ciel et la mer mélangent leurs bleus sur l'insaisissable palette de l'horizon. Et très vite il se rend compte qu'à simplement monter ou descendre les épaules, l'horizon docile lui obéit. Donc cette ligne n'existe pas. Or tout à coup, quelque chose de si proche qu'il ne l'avait tout d'abord pas remarqué vient graver en lui un premier puis une infinité de traits... les roseaux. À quelques mètres à peine en effet le pinceau du vent a entamé avec la lumière un dialogue d'ombres entre le ciel et la terre. Le vent écrit sur la mer! À coups d'herbes sèches soulignées de roseaux noirs avec des rehauts de sel et de cendre d'or, le vent invente comme en se riant l'orthographe du bonheur de vivre. Écriture invraisemblable que l'enfant rêve aussitôt d'échanger contre l'autre, celle du malheur des écoliers. Mais il lui faudra bien des années avant d'arriver à peindre cette tempête intérieure libérée d'un trait par l'écriture du vent dans les roseaux. Avant de pouvoir inventer sur la toile l'alphabet de sa propre nuit. Avant de toucher enfin à l'azur innombrable du regard d'autrui. L'œil public... Musiciens dans l'histoire du roi Midas, les roseaux se font écrivains dans celle du futur Baltazar.





ENFANCE SURCHARGÉE DE SIGNES

Un peu plus tard, à la barrière de l'enfance et de l'adolescence, Hervé traîne dans les galeries de Saint-Germain-des-Prés, son quartier. Il y rencontre des êtres tout à fait extraordinaires. Des géants, timides eux aussi, et qui le rassurent sur la normalité de sa vision excentrique du monde et des choses. Ce sont les artistes. En particulier les surréalistes. Peintres ou poètes. « Les peintres parlaient peu de leur travail mais dans leurs ateliers ils me laissaient les regarder travailler », se rappelle Baltazar. Ce climat surréalisant aura une influence profondément bénéfique sur l'adolescent

qui, à ce contact, s'affranchira de toutes les valeurs opposées à sa liberté d'expression. Une liberté qu'il va souvent pousser jusqu'à la caricature à travers les mille et une contradictions de son personnage public. Et pourtant, ce surréalisme convenu n'aura strictement aucune influence sur sa peinture. Celle-ci demeure indéfectiblement attachée à l'atmosphère maritime et éolienne de cette enfance surchargée de signes illisibles; une ambiance minérale devenue peu à peu sidérale pour être toujours plus profondément scripturaire. À la fenêtre du sens, une peinture du signe.

En 1967, trois événements clés s'enchaînent qui enchaînent la destinée de Baltazar — car

il vient d'opter pour ce pseudonyme. Tout d'abord son père l'inscrit à l'École de bijouterie et de joaillerie, rue du Louvre; à défaut de diplomation, l'adolescent aura du moins un métier, croit-il. Ensuite, c'est la rencontre avec Salvador Dali dans un rallye mondain. Celui-ci le prend immédiatement sous son aile et le rebaptise Julius Baltazar. Au roi, il ajoute l'empereur en couronnant la magie Baltazar par le prénom, du premier des Césars. Mais surtout, et c'est le troisième événement, Dali lui fait rencontrer Arrabal, l'ange infernal du théâtre noir. Lequel va littéralement s'emparer du jeune homme pour en faire à la fois sa proie et son ami. Vingt-cinq années d'une correspondance



Sans titre (PH 298T), 1999
Acrylique sur toile, triptyque, 20 x 20 cm

étourdissante de crudités parfois naïves et gaies mais souvent vénéneuses témoignent de cette amitié difficile, violente et passionnée, aussi nuisible que fertile. Malicieusement préfacées par Michel Déon avec une postface de Kundera qui brosse un portrait littéraire d'Arrabal aussi rapide que saisissant, ces *Lettres à Julius Baltazar* ont fait l'objet d'une publication chez Rougerie en 1993.

UNE ÉPOPÉE

La peinture de Baltazar ne commence vraiment à devenir ce qu'elle est aujourd'hui qu'au milieu des années 70. Quelques années auparavant, autour de 1966, il avait déjà réalisé ses premières œuvres; une série de

paysages à la limite de l'abstraction. De 1967 à 1970-1972, au contact de ses nouveaux amis, il s'efforce sans succès de devenir un surréaliste. À partir de 1971-1972, il opère un retour à l'abstraction et se présente alors en tant que ce « nuagiste »; définissant son travail comme une peinture d'atmosphère en référence à Benrath et à Dmitrienko, des artistes devenus rapidement ses amis. Comme plus tard le deviendront Marfaing, Cortot, Ubac, Laubiès, Zao Wou-Ki, Debré et quelques autres. La rencontre avec sa future femme, Zoé, rencontre qui va précipiter la prise de conscience de son identité de peintre abstrait, coïncidera avec la disparition, en 1974, de Dmitrienko, celui qu'il

considère symboliquement comme « son père en peinture ». Ainsi, vers 1975, il se trouve suffisamment en possession des bases de son vocabulaire pictural pour que puisse prendre forme peu à peu, lentement, irrésistiblement, une sorte de fleuve de peinture qui n'a de sens que si, et seulement si, on en saisit la dimension épique.

Qu'est-ce que c'est qu'une épopée? C'est un long, un interminable poème, une source inépuisable qui alimente le flux et le reflux d'une succession d'épisodes brodés de reprises où le vrai le dispute au merveilleux, l'Histoire à la légende, et dont le but est de célébrer un haut fait — toujours le même — quelque chose qui nous dépasse infiniment:



NOTES BIOGRAPHIQUES

JULIUS BALTAZAR EST NÉ À PARIS LE 13 JUILLET 1949. IL PRÉSENTE SA PREMIÈRE EXPOSITION DÈS 1965 À LA GALERIE TRANSPOSITION À PARIS. IL TIENS SA FORMATION DE SES SÉJOURS DANS LES ATELIERS D'ARTISTES PRESTIGIEUX. SES RENCONTRES AVEC DES ÉCRIVAINS, NOTAMMENT FERNANDO ARRABAL, MICHEL BUTOR, MICHEL DÉON, GUILLEVIC, LE CONDUISENT À PRODUIRE DE NOMBREUX LIVRES D'ARTISTES. IL MÈNE AVEC UN ÉGAL BONHEUR UNE CARRIÈRE DE PEINTRE ET DE GRAVEUR DONT LES EXPOSITIONS SILLONNENT L'EUROPE (BRUXELLES, SPA, BERLIN, PARIS, NICE...) ET L'AMÉRIQUE (CHICAGO, TORONTO, MONTRÉAL...) UNE PREMIÈRE RÉTROSPECTIVE DE SES LIVRES D'ARTISTES ACCOMPAGNÉE D'UN CATALOGUE RAISONNÉ A EU LIEU EN 1986; LA SECONDE A ÉTÉ ORGANISÉE EN 1997 À BRUXELLES. EN 1994, IL PRODUIT UNE GIGANTESQUE ŒUVRE-ÉVÈNEMENT À L'OCCASION DU CINQUANTAIRE DE LA LIBÉRATION DE PARIS; ELLE EST CONSTITUÉE D'UNE IMMENSE VAGUE DE TISSUS PEINTS QUI COUVRE TOUTE LA CHAUSSÉE DES CHAMPS ÉLYSÉES À PARIS; ELLE EST BORDÉE DE 350 BANNIÈRES PEINTES DE 1,50 MÈTRES DE LARGE PAR 4 MÈTRES DE HAUT. PHÉNOMÈNE SINGULIER: JULIUS BALTAZAR A ÉTÉ LE PREMIER ARTISTE À ENLUMINER LES TÉLÉCARTES, LES CARTES DE TÉLÉPHONE.

JULIUS BALTAZAR EST REPRÉSENTÉ À MONTRÉAL PAR LA GALERIE SIMON BLAIS, À PARIS PAR LA GALERIE OLIVIER NOUVELET ET, À NICE, PAR LA GALERIE MATARASSO.

Un riche catalogue accompagne l'exposition de Julius Baltazar à la Galerie Simon Blais. Simplement intitulé *Julius Baltazar*, il comprend une centaine de reproductions en couleur d'œuvres marquantes et des textes d'amis, d'artistes et d'écrivains, parmi lesquels on reconnaîtra des noms prestigieux : Lucie Albertini-Guillevic, Fernando Arrabal, Paul Bélanger, Charles-Antoine Blais, Simon Blais, Michel Butor, Georges-Emmanuel Clancier, Guy Cloutier, Jean Cortot, Philippe Delaveau, Michel Déon, Hélène Dorion, Eugène Guillevic, Guy Marester, Luis Mizon, Jacques-Bernard Roumanes, Antonio Saura, Kenneth White.

Catalogue
Julius Baltazar
 160 pages, Format 24 x 30,5 cm
 Éditions Les 400 coups
 39,95 \$

la vie. Quelque chose qui nous contienne par l'invention même de donner un sens à ce qui n'en a pas d'emblée, la vie... ce souffle qui nous hante et passe sans s'arrêter, nous traverse à peine, le temps d'une chanson d'images, d'une chanson de gestes, et continue inexorablement sa marche tandis que nous passons...

LA MER PORTÉE À BOUT DE BRAS

Qu'allons-nous laisser en fin de compte du pigment de notre être sur les pages du livre de la mémoire du futur au jour du retrait de l'eau de notre vie? Rien. Presque rien. Deux ou trois mots. Quelques traits. Baltazar laissera au moins une épopée, la mer écrite... Celle qui a déjà donné corps à la mer rêvée par Charles de Gaulle dans ses *Mémoires de guerre*; une mer portée cinquante ans plus tard, le 26 août 1994, par 8 000 jeunes gens sur les Champs-Élysées pour commémorer la libération de Paris, en ressuscitant le coup d'œil de l'Aigle. Pour ce jour-là, Baltazar a peint une déferlante de plus d'un kilomètre de long entre l'arc de triomphe de l'Étoile et le rond-point des Champs-Élysées; 16 000 mètres carrés de tissu bleu, blanc, rouge avec des rehauts de soleil brodés de calligraphies pour épingler la liberté sur la poitrine de Paris, cette flamme qui fait une étoile de sang dans la nuit du cœur quand on l'a perdue. Cette mer portée à bout de bras, cette mer allée avec le soleil de l'enfance, la mer toujours recommencée avec un mot d'amour illisible gravé sur chaque vague — ici fuse un éclat de rire, là on étouffe un cri de terreur ou d'impuissance, ailleurs gronde la révolte — c'est tout cela le poème épique qui nourrit la peinture de Julius. Sa marée bleue d'algues noires, son défilé d'huiles fines, il faut les voir comme la peinture des mots. Pas des idées, des mots. Et même une écriture d'avant les mots. Le brut du sens, dont chaque toile constitue un nouvel épisode pour une histoire sans fin: l'épopée du signe; sa naissance, inter-

minablement reprise. Voilà ce qui nous touche au profond de l'âme! C'est cet accouchement infini, là, devant nos yeux, de l'incarnation du sens dans la peau des signes. Et ces signes-là ne sont pas encore clairs et distincts. Pas encore. Nous sommes juste avant l'origine du monde intérieur. Juste un peu avant.

Ce que nous déchiffrons alors d'images, ce sont les graffitis du sentiment jetés dans le brouillon de l'existence. Devant cette peinture, nous sommes placés dans la position exacte de l'enfant Baltazar face à l'horizon des marais salants de La Baule. Nous sommes devant le premier frisson de vivre au moment précis où le pinceau de la conscience saupoudre les pigments de soi. Regardez! Regardez mieux! Regardez-la encore! toile après toile cette étoile invisible qui monte dans la nuit du sens. Cette étoile, cet Orient, qui guide le pinceau de Baltazar.

SUR LES MILLE FRONTS DU VISAGE DES EAUX

Baltazar aime les gemmes car lui-même est une opale. Une pierre, on ne touche à sa profondeur qu'à travers l'azur des couches d'air et d'eau empoisonnées. On ne touche à la profondeur d'un peintre qu'à travers des couches et des couches de gestes emprisonnés sur la toile. Peu à peu, sa main se dissout dans l'eau des traits. Quand il n'y a plus rien à ajouter, l'œuvre s'arrête d'elle-même. Celui qui sait s'arrêter. À temps. N'importe où au milieu du temps. Celui-là a la main du diable. Baltazar a la main du diable et c'est pour cela qu'il peint comme il peint. Perdu pour toujours. Noyé dans ses interminables commencements. Incapable de faire autre chose que d'écrire sa vie illisible sur les parois de l'air, sur la peau de l'huile, sur les mille fronts du visage de l'eau. Il peint. Une fois pour toutes depuis l'âge de dix ans il attend le commencement du monde... □